

**Notes de l'annonce de l'école de communauté
avec Davide Prospero et S.E. Monseigneur Filippo Santoro
en visioconférence depuis Milan, 15 mars 2023**

Texte de référence : L. Giussani, *Donner sa vie pour l'œuvre d'un Autre*, CHōRA, Rome 2022, pp. 133-174

Filippo Santoro

Disons un *Je vous salue Marie* pour les guerres en cours, pour les victimes des guerres en cours, en Ukraine et dans 169 autres pays du monde. Il s'agit vraiment, comme le dit le pape François, d'une guerre mondiale, et non plus seulement par morceaux. Prions aussi pour les victimes du tremblement de terre, pour les naufragés de Cutro et pour tous les autres noyés en mer. Prier, c'est justement demander au Mystère d'accueillir les morts et d'éclairer les esprits de ceux qui ont des responsabilités sur terre et en mer.

Je vous salue Marie

Davide Prospero

Bonsoir. C'est la dernière annonce du travail de l'école de communauté sur *Donner sa vie pour l'œuvre d'un Autre*. Comme nous l'avons déjà dit, après les exercices de la Fraternité, nous commencerons à travailler sur *Le sens religieux*. L'objectif est de reprendre l'ensemble du ParCours de don Giussani – *Le sens religieux, Le défi de la foi chrétienne, Pourquoi l'Église* -, qui sera dans les années à venir le travail fondamental de formation, la catéchèse adulte du mouvement, comme cela a été le cas depuis le début. Au cours des dernières six semaines, nous avons travaillé sur « Dieu et l'existence », après l'annonce faite la dernière fois par don Filippo, et de nombreuses questions ont été envoyées. Pour ne pas trop alourdir le travail de ce soir qui doit laisser du temps pour la présentation de la suite du texte sur lequel nous travaillerons d'ici les exercices de Fraternité, nous avons choisi deux questions qui résument la plupart des contributions ainsi que le chemin parcouru. Toutes les autres questions recevront une réponse précise de la part de vos responsables locaux.

Voici la première question : « *La réduction du cœur au sentiment*. Nous prenons le sentiment au lieu du cœur comme moteur ultime, comme raison ultime de notre agir. [...] Au contraire, le cœur représente et agit comme le facteur fondamental de la personnalité humaine [...]. L'état d'âme a une toute autre finalité pour être digne : il a la finalité d'une condition donnée par Dieu, par le Créateur, à travers laquelle on est purifié » (p. 124). Je demande de l'aide, si possible, à ce sujet. Merci ».

Santoro

Merci, Davide. Bonsoir à tous ceux qui sont présents et à tous ceux qui nous suivent en visio. Qu'est-ce que le cœur et qu'est-ce que le sentiment, l'état d'esprit ? Pour commencer à répondre, je pars de mon expérience brésilienne. Pour aller faire mes cours, je faisais le trajet en voiture de la paroisse où je vivais jusqu'au séminaire. Lorsque j'arrivais à un carrefour, il y avait toujours un vendeur ambulancier qui voulait me vendre des mouchoirs et d'autres choses. Souvent, je m'arrêtais pour en acheter. Un matin, j'étais très préoccupé à cause de plusieurs choses. J'arrive au carrefour et je trouve le type dégingandé, qui vendait des tas de choses, comme d'habitude : « Père, comment allez-vous ? » De nouveau : « Père, comment allez-vous ? ». Et moi, sèchement : « Je n'ai pas envie d'acheter quoi que ce soit ce matin ». Lui me répond : « Et moi, ce matin, j'ai envie de tout vendre, parce que je dois subvenir aux besoins de ma famille ! ». Avec cette phrase, il m'a « attrapé ». Avant, j'étais en proie à un sentiment passager, c'est-à-dire un état d'âme préoccupé par autre chose, mais quand il m'a dit qu'il devait subvenir aux besoins de sa famille, mon cœur est entré en action. Alors je me suis exclamé : « Génial ! Donne-moi un lot de mouchoirs ». Ne confondons donc pas les choses. Le cœur, c'est l'unité de sentiment et de raison, devant le sens qui est la raison de la vie, la raison de l'action

que je suis en train de vivre. Et le sentiment est quelque chose qui doit être accueilli, valorisé et, comme le dit don Giussani, mis au point. C'est ainsi que j'ai pu m'intéresser davantage à ce vendeur. Pour continuer à répondre, je vous lis deux témoignages. Le premier a été lu lors de la journée de début d'année en 1994. Gloria, qui à l'époque était en mission à Kampala, dans une maison de Memores avec Rose et trois autres amies, qui se consacraient aux soins à domicile dans les pires conditions des malades du SIDA, a écrit : « Un matin, alors que je saluais Rose, elle m'a dit : "Prie la Vierge pour, qu'aujourd'hui, tu ne t'effraies pas en voyant comment le Christ se présentera à toi". Avec ces mots dans le cœur, je suis allée avec Claudia à la prison pour mineurs. Tout me dégoûtait : l'odeur, la saleté, la gale, les poux. Et à ce moment-là, en repensant aux paroles de Rose, je comprenais que ma demande coïncidait avec la position de ma personne, avec mon geste. Le fait d'être là, devant eux, en partageant le peu que nous pouvions partager, coïncidait avec la demande au Christ. Entre la demande et le geste, il n'y avait aucune interruption. C'est exactement le climat de la maison. En effet, j'ai tout de suite compris que pour vivre, je ne pouvais pas rechercher un espace individuel, fait de souvenirs nostalgiques, ou même religieux, mais que je devais prier en regardant Claudia, Rose, Rita, Silvia, parce que ce dont j'ai besoin, c'est de rencontrer à nouveau continuellement l'événement, cette Présence qui, lorsqu'elle est reconnue, change le regard et le sentiment de soi-même et de toutes les choses » (*Tracce*, n. 10/1994, p. III). La mémoire de la Présence du grand Événement change le regard et le sentiment de soi-même et de toutes les choses. Le second témoignage est repris dans le livre *Vita di don Giussani (Vie de don Giussani, ndt)*. Savorana raconte : « Pour Giussani, ce sont des mois marqués par la souffrance : spasmes, contractions, maux d'estomac et problèmes respiratoires. Un soir de juin [2004], après des heures très difficiles, Jone l'entend s'exclamer : "Quelle dure journée !". Mais immédiatement après : "Mais si je vis cette journée avec la tension de traverser ces circonstances, en vivant les opportunités que le Mystère permet, je suis certain que je marcherai mieux et plus vite vers le Destin que je verrai un jour, beaucoup mieux qu'en suivant tous mes projets pour vivre cette journée. Donc cette journée est belle parce qu'elle est vraie" » (*Vita di don Giussani*, Bur, Milan 2014, p. 1146). Elle est belle parce qu'elle est vraie. Le cœur est la reconnaissance du vrai dans la circonstance. Le cœur ne doit pas être confondu avec le sentiment momentané, avec l'état d'âme. C'est pourquoi, même en ce moment suprême de sa vie, don Giussani reconnaît que la fragilité, la faiblesse est chemin vers le Mystère.

Prosperi

La deuxième question est celle-ci : « Tout d'abord, je voudrais vous remercier pour le travail que Monseigneur Santoro nous fait faire, et notamment pour l'annonce de l'école de communauté de la dernière fois. J'ai été frappé, en particulier, par un mot qui a été prononcé avec force par Monseigneur Santoro : le mot « jugement ». Je me suis demandé ces jours-ci ce que cela voulait dire exactement pour moi et comment ce mot interagissait avec ma vie. Comment nous aider à développer un jugement commun face aux défis que la vie nous pose aujourd'hui ? Ou plutôt : comment grandir à travers des jugements qui ne soient pas seulement des formes d'intellectualisme mais qu'ils se traduisent toujours par des gestes qui agissent concrètement sur notre existence et celle des autres ? »

Santoro

Cette question nous demande d'expliquer, d'approfondir la différence qui existe entre quelque chose que l'on ressent, que je ressens en ce moment, et le jugement qui soutient l'expérience. Quelque chose que l'on ressent n'est pas encore une expérience. Ce que l'on ressent devient expérience s'il est jugé, s'il est évalué par rapport à ce qui compte. Dans *Si può (veramente ?!) vivere così ?, [Peut-on (vraiment ?!) vivre ainsi ? ndt]* Giussani écrit : « Le contenu de l'expérience est la réalité. Un homme est amoureux de telle fille : c'est un fait, c'est un phénomène. Le poète va se promener avec les mains dans les poches et arrive à ce fait. Ce fait entre sous l'horizon de ses yeux, c'est-à-dire qu'il entre dans la sphère de sa connaissance. Puisqu'il s'agit d'un phénomène réel, il devient un objet de connaissance. Ceci est le début du phénomène, mais n'est pas tout. Face à cet objet de connaissance, les yeux du poète brûlent de curiosité, de sympathie, d'approbation, car il voit dans le phénomène

quelque chose qu'il lui plairait d'avoir lui aussi, alors qu'en tant que petit poète de quinze ans, il ne l'a pas encore. Il éprouve de la nostalgie : il éprouve, c'est-à-dire qu'il réagit avec un sentiment d'envie et avec le désir d'avoir lui aussi ce phénomène. Jusque-là, ce n'est pas une expérience, mais quelque chose que l'on ressent, qui fait réagir, en l'occurrence spontanément. S'il n'a pas quinze ans, mais trente-cinq – "au milieu du chemin de notre vie" – même s'il n'est pas Dante et si l'objet n'est pas Béatrice, la connaissance de ce phénomène qui provoque en lui une envie suscite en lui des questions. Si lui, avec le tube de résonance de Quincke, qui est la loyauté ... La loyauté de l'homme original, la sincérité de l'enfant, c'est comme le tube de résonance de Quincke. Savez-vous ce que c'est ? *Intervention – Non*. Seconde, cours de physique. Vous avez là sept boîtes en tôle et vous avez un diapason. Pour savoir quelle est la note de ce diapason, vous le mettez devant ces tôles et, quand il atteint le *si*, vous entendez un grondement : c'est un diapason fixé sur le *si*. Le tube de résonance de Quincke, c'est toute la nature de ce poète qui pose des questions à ce qu'il ressent, à l'envie qu'il ressent, à la nostalgie qu'il ressent : "Est-ce une réelle satisfaction ? Est-ce une vraie réponse à mon besoin ? Est-ce le bonheur ? Est-ce la vérité et le bonheur ?". Ce sont les exigences qui ne naissent pas de ce qu'il ressent, mais qui naissent en lui face à ce qu'il ressent, en lui engagé dans ce qu'il ressent. Ces questions jugent ce qu'il ressent [voilà que le jugement- entre en jeu]. Ici [ici !] le pur et simple fait de ressentir quelque chose devient expérience » (*Si può (veramente ?!) vivere così ?*, Bur, Milan 1996, pp. 81-82).

Ce n'est pas que le fait pur et simple de ressentir quelque chose soit à jeter. Il est la partie initiale et devient expérience lorsqu'il est à l'intérieur d'un jugement. Un jugement, c'est ça l'expérience, une expérience réelle et vraie est une expérience dans laquelle le jugement de valeur entre en jeu. Donc, il est réellement très important de ne pas confondre les choses, comme si ce que l'on ressent était « j'ai fait l'expérience ». Et non ! Ce que l'on ressent est la porte d'entrée de l'expérience. L'expérience est telle quand ce que je rencontre est jugé à partir du rapport qui éclaire toute ma vie. Il y a de nombreux autres exemples, par exemple sur le fait de tomber amoureux, que nous avons donnés. En conclusion, cette insistance sur la différence entre ce que l'on éprouve et l'expérience, là où ce que l'on éprouve est éclairé par le jugement, est très importante.

A ce stade, je voudrais vous présenter un texte d'une grande richesse : « La foi en Dieu est la foi en Christ ».

J'insisterai sur deux choses :

- les célèbres « cinq "sans" », qui constituent l'un des plus grands coups de génie de don Giussani.
- la conclusion, que vous trouvez après l'assemblée.

Entrons immédiatement dans le vif du sujet !

La leçon des Exercices de 1998 dont on a parlé la dernière fois, celle du matin, partait de la question : « Comment puis-je connaître Dieu de manière que cela impacte la vie ? »

La leçon de l'après-midi reprend la question et y répond : pour que Dieu soit reconnu tout en tout, il est nécessaire que chacun de nous « essaie de s'identifier à Jésus, de l'imiter et de le suivre ».

Le premier point s'ouvre donc sur ce qui est le premier impact de l'imitation du Christ sur notre vie : « Une nouvelle mentalité » (pp. 133-139).

Lisez-le attentivement : c'est une magnifique invitation à une utilisation vraie de la raison, que nous avons toujours définie comme conscience de la réalité selon la totalité de ses facteurs.

1) LES « CINQ "SANS" » DU RATIONALISME MODERNE

Je voudrais maintenant attirer l'attention sur les « cinq "sans" ». De quoi s'agit-il ?

- Ce sont les traits de notre contexte culturel, aujourd'hui plus qu'il y a 25 ans, dirais-je. En effet, notre contexte est celui d'un rationalisme avancé, moderne.
- Un contexte hostile à la foi comme reconnaissance d'une Présence exceptionnelle qui nous attire et nous fait adhérer à Elle.

- Un contexte dans lequel la foi est toujours plus étrangère par rapport à la vie, toujours plus incapable de se poser comme force transformatrice de la réalité ; une chose qui ne concerne pas la réalité, une chose (comme je l'ai entendu dire une fois) « des nuages vers le haut » (et non « des nuages vers le bas »). Alors que l'incarnation, c'est précisément l'entrée du Mystère dans la réalité. Ces jours-ci, à cause de mon travail au sein de la Commission pour les problèmes sociaux (dans le cadre de la Semaine sociale des catholiques italiens), je suis invité à des réunions sur les communautés énergétiques. On me demande alors : « Comment se fait-il que vous, qui êtes évêque, vous parlez des communautés énergétiques ? ». J'ai répondu : « Pourquoi ne le ferais-je pas ? Si nous économisons l'énergie, nous contribuons à ce que le pape François a dit, à savoir prendre soin de la maison commune. Tout comme nous prenons soin des personnes, qui sont un don pour notre vie, nous prenons soin de la maison commune ». Et la proposition que nous avons faite est que toutes nos paroisses (25 600 paroisses !) puissent devenir des communautés énergétiques, pas toutes seules, mais avec d'autres. « Mais pourquoi nous parlez-vous de ces choses, vous qui êtes évêque ? » « Et, oui, parce que la foi n'est pas "des nuages vers le haut", mais "des nuages vers le bas", c'est pourquoi, nous allons jusqu'à la défense de la maison commune qui est notre planète, parce que tout nous intéresse, tout nous passionne ! »

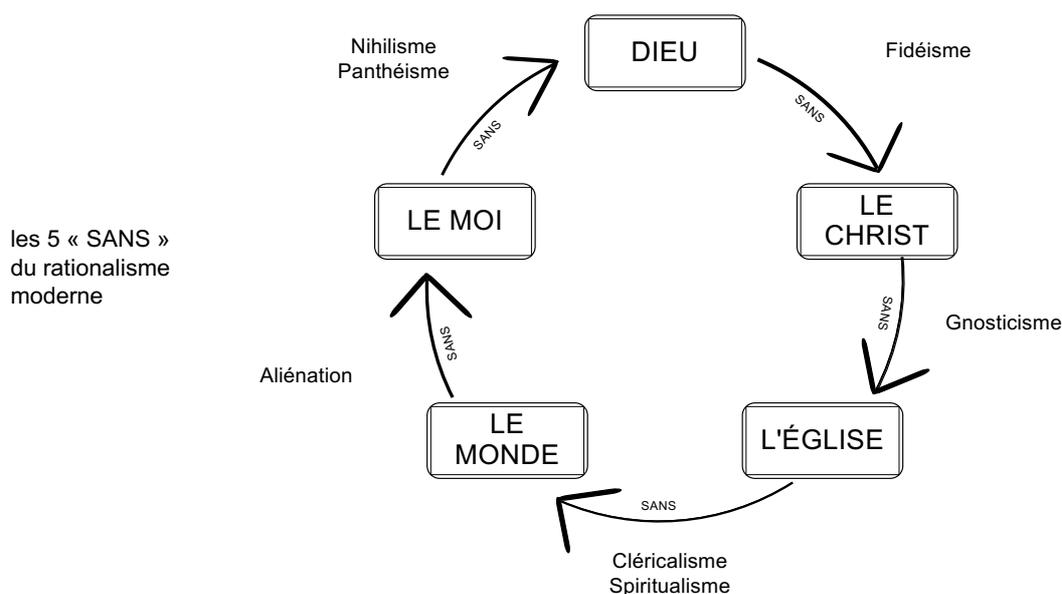
- Un contexte dans lequel la foi, au lieu d'être la reconnaissance de Sa présence exceptionnelle, est confondue dans de nombreux cas avec un sens religieux générique (c'est pour cela qu'il sera très important de faire le travail sur *Le sens religieux*, tout l'itinéraire complet), et elle est donc vidée de son sens.

- Don Giussani appelle ce contexte culturel le « rationalisme moderne », c'est-à-dire l'idéologie dominante.

- Mais il nous met en garde, car ce contexte n'affecte pas seulement « les autres » : il finit par polluer, peu ou prou, notre propre mentalité.

- C'est un contexte culturel avec lequel nous devons nous confronter, au travail, à l'école, à l'université, et parfois même dans notre monde ecclésiastique !

Voici donc les « cinq "sans" ». À ce propos, j'ai préparé une diapositive du parcours qui va être affichée à l'écran.



1. Dieu sans le Christ

La première conséquence du rationalisme est « *Dieu sans le Christ* ».

C'est le fidéisme : nous vivons dans un monde où il peut y avoir un souffle religieux générique.

Don Giussani dit : « La foi, en tant qu'attitude réelle de l'homme envers Dieu, n'est pas générique : *elle est foi en Christ*. [...] La foi dans le Christ dépasse et explicite le sens religieux du monde. La foi révèle l'objet du sens religieux, auquel la raison ne peut accéder » (p. 136). Le sens religieux nous fait percevoir l'existence du Mystère, mais ne le comprend pas. « La foi en Christ [...], consiste à connaître une Présence comme exceptionnelle, à en être frappé et, par conséquent, à adhérer à ce qu'elle dit d'elle-même. C'est un fait : un fait qui a rendu possible l'émergence chrétienne dans le monde » (p. 136). Le fidéisme s'opère « en éliminant la dimension raisonnable de la foi » (p. 140). Ce qui n'est pas admis, c'est d'annoncer que ce n'est qu'à travers le Christ que Dieu peut se révéler à nous pour ce qu'il est (cf. p. 140), qu'il peut nous rejoindre et mettre notre vie en mouvement.

Nous subissons nous aussi l'influence de cette attitude : ainsi, même dans les rapports les plus familiers – au travail, à l'école – c'est comme si nous avions parfois « honte du Christ ».

2. Le Christ sans l'Église

Le deuxième aspect qui en découle immédiatement est « *Le Christ sans l'Église* ».

Don Gius rappelle ici la gnose. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie effacer le fait que le Christ se rend familier, contemporain de chacun de nous, connu de la vie, à travers une expérience humaine, une expérience faite de temps et d'espace, faite de rapports humains, et, comme toute réalité qui est aussi matérielle.

Sans cet aspect de la matérialité de l'expérience que l'homme fait du Christ par, il manque la possibilité de cette contemporanéité du Christ qui est une vérification de ce qu'il a dit de lui-même : l'Église, c'est-à-dire l'expérience de la contemporanéité du Christ dans la chair des rencontres qui caractérisent notre vie communautaire.

Quelle force a l'affirmation de Tertullien : « *Caro cardo salutis* », la chair est le fondement du salut ! L'élimination de la dimension charnelle impliquée dans toute expérience humaine, donc même dans l'expérience du Christ, place le Christ et l'Église dans une abstraction.

Alors que le Christ devient proposition de vie à travers un geste de partage, une attention au besoin, une amitié, l'invitation à jouir d'une beauté : c'est dans une matérialité qu'apparaît la contemporanéité du Christ avec notre vie (cf. p. 141).

3. L'Église sans le monde

La troisième incidence que le rationalisme moderne a introduite jusque dans notre vie ecclésiale est une « *Église sans le monde* ».

Giussani nous signale ici deux dangers dans lesquels nous pouvons tomber et qui blessent à la racine l'attrait de la proposition chrétienne : le cléralisme et le spiritualisme.

Tout d'abord, le cléralisme, c'est-à-dire agir avec la préoccupation d'appliquer « des lois bien établies pour chaque détail de la vie, tendant à décrire l'attitude à avoir en toute circonstance » (p. 148). Au lieu de la proposition d'une vie, une cage. Comprenez-vous pourquoi le pape François s'élève toujours contre le cléralisme ? Quelle a été la principale préoccupation du pape ces dix années ? Beaucoup l'ont dit : l'annonce, la nouvelle évangélisation, la primauté de l'évangélisation sur la défense pure et simple des questions éthiques. Tout d'abord, l'annonce de ce Fait surprenant, qui s'incarne dans une réalité concrète, l'Église, qui dialogue avec le monde, avec la réalité de chacun, qui entre dans les problèmes, qui se fait proche surtout des pauvres, des nécessiteux, des souffrances du monde.

À cet égard, je ne peux que vous lire le passage de Péguy cité par don Giussani :

« Ainsi, nous naviguons constamment entre deux curés, nous manœuvrons entre deux bandes de curés : les curés laïcs et les curés ecclésiastiques ; les curés cléricaux anticléricaux et les curés cléricaux cléricaux ; les curés laïcs qui nient l'éternel du temporel, qui veulent défaire, démonter l'éternel du temporel, de dedans le temporel ; et les curés ecclésiastiques qui nient le temporel de l'éternel, qui veulent défaire, démonter le temporel de l'éternel, de dedans l'éternel. Ainsi les uns et les autres ne sont point chrétiens, puisque la technique même du christianisme, la technique et le

mécanisme de sa mystique, de la mystique chrétienne, c'est cela ; c'est un engagement, d'une pièce, de mécanisme, dans une autre ; c'est cet emboîtement des deux pièces, cet engagement singulier ; mutuel ; unique ; réciproque, indéfaisable : indémontable ; [...] de l'un dans l'autre, et de l'autre dans l'un ; du temporel dans l'éternel, et (*mais surtout*, ce qui est nié le plus souvent) (ce qui est en fait le plus merveilleux), de l'éternel dans le temporel » (p. 144).

Deuxièmement, le spiritualisme, c'est-à-dire la foi juxtaposée à la vie. Une proposition abstraite, qui n'interfère pas avec les problèmes, avec la mentalité du monde, qui ne se risque pas à prendre position, qui évite les questions « chaudes » de la société. On vit d'une chaleur intimiste, autoréférentielle, dépourvue d'impact, privée du goût de la bataille.

Un spiritualisme évanescent. Mais quel genre d'être humain peut être attiré par une telle proposition ? C'est encore Péguy qui vient à notre rencontre :

« Ceux qui prennent de la distance du monde, ceux qui prennent de la hauteur en partant du monde, ne s'élèvent pas. [...] Parce qu'ils n'ont pas la force (et la grâce) d'être de la nature, ils croient qu'ils sont de la grâce. [...] Parce qu'ils n'ont pas le courage temporel, ils croient qu'ils sont entrés dans la pénétration de l'éternel. Parce qu'ils n'ont pas le courage d'être du monde, ils croient qu'ils sont de Dieu. Parce qu'ils n'ont pas le courage d'être d'un des partis de l'homme ils croient qu'ils sont du parti de Dieu. Parce qu'ils n'aiment personne, ils croient qu'ils aiment Dieu » (p. 147).

Le spiritualisme parle de la résurrection de manière sentimentale : comme une dévotion, un souvenir. La résurrection n'est pas un présent et le salut n'a pas déjà commencé.

Au lieu de « l'Église sans le monde », saint Augustin parle de « *Reconciliatus mundus, Ecclesia* » (p. 144) : l'Église est le monde réconcilié, le monde qui retrouve l'unité de lui-même et avec Dieu. La foi annonce et tend à réaliser le salut du présent dans les limites du possible.

4. Un monde sans le moi

Quatrième conséquence : si le monde n'est pas réconcilié avec Dieu, la personne ne trouve pas le lieu de son épanouissement : « *le monde sans le moi* ».

Au lieu d'être « le lieu où le Christ réalise dans le temps la rédemption de l'homme et de l'histoire », le monde finit par être « le lieu d'une existence définie par le pouvoir et ses lois » (p. 148).

La conséquence ultime en est « la perte de la liberté », l'abolition de la liberté : « une abolition non pas proclamée sur le plan théorique, mais réalisée dans les faits » (p. 149).

Don Gius appelle tout cela aliénation. Et notre personne ne devient pas le protagoniste de l'histoire. Combien de fois don Giussani nous a-t-il cité la phrase de Jésus : « "Pensez-vous que le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera la foi sur terre ?". Ce "monde" est le monde [...] où le "moi" est nié et aliéné, où les significations de la vie, du temps, de l'espace, du travail, de l'affection, de la société, ne naissent pas de l'appartenance au Christ à travers l'appartenance à l'Église » (p. 149).

Si notre moi est aliéné, l'école, l'université, notre lieu de travail perdent la contribution originale de notre personne, la contribution originale que le moi doit donner, est appelé à donner, au sein de la réalité.

5. Le moi sans Dieu

Cinquième conséquence : ce « moi » aliéné, soumis au monde, est un « *moi sans Dieu* ».

Un moi qui n'est pas face à son Seigneur, pour le remercier de la vie intense qu'il lui a donnée, ou même pour se plaindre des dures circonstances qu'il lui fait traverser (combien de psaumes expriment, avec dignité et un ultime abandon, cette lamentation !)

Un moi sans Dieu ne peut éviter l'ennui ou la nausée. Alors on se laisse vivre : on se sent une particule du tout (panthéisme) ou on tombe dans le désespoir (nihilisme) (cf. p. 150).

Le panthéisme, en effet, conduit à se sentir une particule indistincte du tout : on est ainsi insignifiants en ce monde, avant de se noyer dans la grande mer du tout. « L'idée d'être comme noyé dans un monde où on se dissout avec volupté » (p. 150), dit Claudel.

La version la plus tragique est le nihilisme : être en proie au mal et au néant, c'est-à-dire au désespoir.

Après la partie sur les « cinq "sans" », le troisième point de la leçon s'intitule « La moralité nouvelle » (p. 151).

Giussani y montre comment la foi en Christ produit non seulement une mentalité nouvelle (une mentalité qui rejette les « cinq “sans” » du rationalisme moderne), mais aussi une moralité nouvelle, une nouvelle façon de traiter les personnes et les choses.

Vous lirez tous les passages qui vous permettront de comprendre l'extraordinaire définition que don Giussani donne de la morale nouvelle : « La morale nouvelle [...] est la reconnaissance amoureuse d'une Présence liée au destin » (p. 151-152). La moralité : cet instant est moral parce qu'il est la reconnaissance amoureuse d'une Présence maintenant, liée à notre destin.

Ainsi la gloire du Christ peut devenir la passion d'un jeune et d'un adulte, dit don Giussani avec cette référence à la morale (p. 157).

2) « L'ÉMERVEILLEMENT SEUL CONNAÎT »

À la fin de l'assemblée, Giussani conclut les Exercices en reprenant avec force la phrase de saint Grégoire de Nysse « Les concepts créent les idoles, l'émerveillement seul connaît » (p. 171).

Arrêtons-nous avec attention sur ces quatre pages où, parlant à bâtons rompus, Giussani repropose une dimension fondamentale de notre mouvement : nous adhérons à quelque chose *qui exige de nous un sacrifice* à cause de la force d'attraction qu'elle exerce. Comme pour Jean et André : quel attrait cet homme a dû exercer sur eux !

La manière dont le Christ nous a convaincus, nous a attirés à lui et nous attire, est la beauté, est la suggestivité d'une Présence : il en a été ainsi avec le Seigneur, il en a été ainsi avec don Giussani, il en est ainsi aujourd'hui pour chacun de nous.

1. Pensons d'abord au Seigneur (parce que c'est la méthode que Dieu a utilisée).

Voici comment Giussani nous fait revivre la page avec le récit de la veuve de Naïm (et de cette Présence qui attire et qui émeut), dont on portait le fils, âgé de dix-sept ans, au tombeau, et qui était veuve, pleurant désespérément, et Jésus lui dit : « Femme, ne pleure pas ! ». « Femme, ne pleure pas ! » et il lui rend son fils. Pourquoi : « Femme, ne pleure pas ! » et il lui rend son fils ? Un Dieu glacial, de cristal glacé, aurait tranquillement opéré la résurrection comme il opère la création. Cela aurait été plus digne, presque, pour Dieu... voire, sans presque ; il aurait été plus digne pour Dieu de dire : « Lève-toi ! » et de le rendre à sa mère. Dire : « Femme, ne pleure pas ! » revient à céder quelque chose. Il cède, c'est comme céder : il est un homme, il est un homme... Dieu est un homme, il est plus homme que l'homme : cela s'appelle la compassion, la gratuité de Dieu est pleine de compassion » (*Si può veramente ?! vivere così ?*, cit., p. 488).

Voilà : le Christ a attiré à lui les premiers, comme il continue d'attirer chacun de nous, à cause de l'exceptionnalité de Son humanité, que nous avons entrevue, que nous avons perçue, qui nous a touchés, qui nous ramène sans cesse.

2. Pensons à Giussani

Le Pape nous a dit à Rome : « Don Giussani a attiré, convaincu, converti les cœurs parce qu'il a transmis aux autres ce qu'il portait en lui après son expérience fondamentale : la passion pour l'homme et la passion pour le Christ comme accomplissement de l'homme. Beaucoup de jeunes l'ont suivi parce que les jeunes ont un grand flair. Ce qu'il disait venait de son expérience et de son cœur, et donc inspirait confiance, sympathie et intérêt » (« Que brûle dans vos cœurs cette sainte inquiétude prophétique et missionnaire », <https://francais.clonline.org/, 08/11/2022>).

3. Combien d'épisodes de sa vie nous ont surpris par son intelligence et sa charge d'affection ! Personnellement, un moment qui m'a beaucoup marqué est celui où j'ai parlé avec lui lorsque j'étais diacre. Avec le diaconat, on choisit, on adhère au célibat. Don Giussani m'a dit : « Le mot juste n'est pas célibat, c'est virginité ». J'avais fait la méditation et je suis allé lui demander son soutien, parce que c'était un choix de vie important. Il m'a dit : « Penses au fait que la virginité indique la façon d'aimer de Jésus ; toi, tu le veux ? » « Bien sûr ! ». Il a ajouté que c'était la manière d'aimer que Jésus ressuscité avait après la résurrection, une puissance de ce monde, extraordinaire, la manière d'aimer que nous aurons tous au dernier jour, l'anticipation du définitif. Comment ne pas être ému par quelqu'un qui dit une chose pareille ? C'est vraiment une stupeur, un émerveillement. Alors, on accueille le diaconat, le sacerdoce, et donc on offre soi-même, on offre sa-propre vie au Seigneur.

J'ai pensé : « Si je perds cela, je perds tout ! » Totale et raisonnable et plein d'attrait. Don Giussani nous a attirés au Christ à travers l'exceptionnalité de sa propre humanité, pas seulement par ce qu'il nous disait. C'était une attraction qui passait à travers son humanité.

4. Réfléchissons à la manière dont la rencontre se produit à nouveau aujourd'hui

Il suffit de se rappeler du témoignage d'Hassina devant le Pape. Sa mère, voyant l'expérience de sa fille, a dit de Portofranco (*expérience de soutien scolaire réalisée par des jeunes de CL en Italie, ndt*), c'est-à-dire d'une œuvre née de l'expérience vivante du Christ : « Pour moi, cela a été comme avoir un mari, parce qu'il m'a aidée à éduquer ma fille » (« Que brûle dans vos cœurs... », cit., p. 7).

La rencontre qui se produit à nouveau aujourd'hui est pour permettre l'exceptionnalité d'une expérience humaine, que nous sommes appelés à faire et qui est au cœur de toute notre vie ; même avec tous les problèmes qu'il y a, il y a ici cette expérience guidée vers le destin, en suivant le chemin que l'Église nous indique, en suivant surtout le charisme comme un don insurpassable reçu dans notre histoire.

C'est une humanité qui met en mouvement, qui émeut, qui console, qui réanime, qui nous relance dans la vie.

C'est une humanité qui rend notre adhésion simple ; il nous est seulement demandé « la simplicité des enfants » : « libres et vrais, transparents » (pp. 171 et 174).

Maintenant, voici le thème de la conclusion de Giussani : « L'émerveillement seul connaît ».

C'est la clé pour suivre l'invitation du Pape : « Je vous encourage à trouver les moyens et les langages adéquats pour que le charisme atteigne de nouvelles personnes et de nouveaux environnements ».

C'est une invitation à la mission, pour que cet émerveillement, qui connaît, atteigne de nouvelles personnes et de nouveaux milieux, « pour qu'il sache parler au monde d'aujourd'hui, qui a changé par rapport aux débuts de votre mouvement » (« Que brûle dans vos cœurs... », cit., p. 15). Le sens de cette invitation est : « Toute cette stupeur, cet émerveillement qui connaît, communiquez-le courageusement à tous ». C'est l'invitation extraordinaire que nous avons reçue : le Pape nous a dit que l'urgence est l'évangélisation. Et comment fait-on pour évangéliser ? En partant de l'émerveillement incarné dans une expérience, dans un charisme, dans une histoire, dans un chemin, celui où nous sommes, avec les gens du monde, là où nous vivons.

C'est la même invitation que nous propose don Giussani dans la dernière page du texte que nous reprenons aujourd'hui : « Nous devons donc découvrir, dans notre éducation, la manière de percevoir, de faire émerger et d'affirmer l'attrait d'une proposition. » Affirmer la suggestivité d'une proposition, voilà le point : la mission comme suggestivité d'une proposition qui nous touche et qui, à travers nous, touche aussi les personnes que nous rencontrons normalement dans la vie, sur notre chemin quotidien. « Ce n'est que si la proposition est fascinante que nous la prenons au sérieux » (p. 173). C'est une proposition de la mission, sans réticence, une proposition suggestive.

Il m'a été demandé d'expliquer la phrase que j'ai dite lors de la dernière annonce d'école de communauté : « Au fil des ans, nous avons souvent confondu la nécessité d'éviter la supériorité dans le jugement et pour ne pas paraître orgueilleux – ce que nous ne devons jamais être – avec le renoncement à tout jugement. Nous sommes même allés jusqu'à théoriser que le jugement est, en tant que tel, “source de division” et qu'il nous éloigne donc de l'autre ». (Annonce, 25 janvier 2023). Face à la suggestivité de la proposition, nous ne pouvons pas être indécis ; et même si le renoncement ou l'abstention face à une position claire n'ont jamais été formellement écrits, nous ne pouvons pas être indécis, nous ne pouvons pas nous dispenser d'une annonce décisive. Le pape nous a rappelés à une passion missionnaire plus intense. « Ayez à cœur le don précieux de votre charisme et de la Fraternité qui le garde, parce qu'il peut encore faire “fleurir” de nombreuses vies ». (« Que brûle dans vos cœurs... », cit., p. 14). C'est le point qui guide tout le chemin. Notre proposition se vit en approfondissant la nature du sujet que nous sommes ; en proposant avec enthousiasme, dans une forme communautaire, la rencontre qui nous fascine ; et en risquant un jugement sur les circonstances dans lesquelles nous vivons et sur le contexte culturel dans lequel nous nous trouvons. Il en est ainsi

depuis les premières leçons de Giussani au lycée Berchet. Dans les premiers cours, il discute avec les élèves, puis il voit le professeur d'histoire et de philosophie et il attaque, il intervient. Et tout le monde est mis face à une utilisation correcte de la raison. Car c'est bien de cela qu'il s'agit ! Il s'agit d'être présent dans la réalité.

L'origine de cette suggestivité n'est pas une technique, ce n'est pas un plan pastoral, ou la répétition théorique d'un discours ou d'une méthode, c'est un événement imprévu. Le Pape l'a résumé en ces termes : don Giussani a été « foudroyé par la découverte du mystère du Christ ». Et « l'étonnement et le charme de cette première rencontre avec le Christ ne l'ont plus quitté » (« Que brûle dans vos cœurs... », cit, p. 11). C'est là que réside la source de son « génie pédagogique et théologique » (ibid., p. 8). Ce n'est donc pas une technique, un plan pastoral, un ensemble de règles, mais une annonce, un événement inattendu.

Il est beau de penser comment cette « fulguration », cette grâce, est devenue en lui une audace, une source inépuisable de créativité, de recherche des moyens les plus efficaces, n'hésitant pas à changer de formes et de manières lorsque les circonstances le suggéraient :

- le gramophone qu'il apportait en classe – impressionnant ! – pour faire écouter les musiques qui évoquaient l'idéal ;
- les poésies des grands auteurs qu'il aimait ;
- les vacances face à la beauté des sommets des Dolomites ;
- le chemin de croix devant la beauté poignante de la mer à Varigotti ;
- la mise en valeur des chansons des premiers garçons et filles qui le suivaient ;
- la lecture très humaine de l'Évangile ; je ne vous cite pas les passages que nous avons écoutés en nous préparant à l'audience du Pape sur la place Saint-Pierre (entre nous, tous les monseigneurs et les cardinaux que j'ai entendus ont dit : « Je n'ai jamais vu une place prier comme ça ! »)
- le partage de passages des lettres qu'il recevait ;
- la surprise – elle aussi extraordinaire – de te téléphoner et de te parler parce qu'il t'avait vu, cet après-midi-là, l'air sombre. « Filippo, que t'est-il arrivé ? », il a dû faire cela avec beaucoup d'entre vous. Une fois, je lui ai téléphoné tôt le matin : « Pardonne-moi si je te réveille ». Et lui : « Non, c'est toi qui as besoin de dormir un peu plus le matin ! ».

Et quelle liberté par rapport aux formes ! Combien de fois le mouvement a-t-il changé de gestes et de formes au cours de son histoire ! Il s'agit vraiment d'un chemin, d'un chemin qui avance et grandit. Au début, il y avait le « rayon », puis l'école de communauté, et puis les groupes de Fraternité ; et maintenant le Pape nous appelle à développer le potentiel de notre charisme, et pour ce faire, un moment décisif – cher président – est la reprise du travail dans les groupes d'école de communauté. Travaillons sur cette suggestion !

Alors :

- Quand aujourd'hui, quand – dans ton expérience ou celle de tes amis – la proposition se montre-t-elle plus suggestive ?
- Comment nos groupes d'école de communauté pourraient-ils parler davantage au cœur de ceux que nous rencontrons ? Tu invites quelqu'un si tu es certain que, lors de cette rencontre, son cœur peut être touché ; mais si tu n'attends rien, tu ne l'invite pas !
- Comment juger les nombreuses manifestations du « rationalisme moderne » auxquelles nous sommes confrontés, en montrant la beauté du jugement nouveau que nous apportons ?

Demandons au Seigneur de nous rendre passionnés par Lui, créatifs, car son attrait passe aussi par nous : il n'y a pas de « Christ sans Église » et il n'y a pas de « monde sans moi » !

Faisons de la leçon d'aujourd'hui et de ces questions finales l'objet du dialogue entre nous.

Merci à tous.

Prosperi

C'est moi qui te remercie – non seulement en mon nom, mais en notre nom à tous – de nous avoir accompagnés et introduits dans ce texte si dense et si décisif pour le chemin du mouvement. Je crois

qu'il vaut la peine – en reprenant cette dernière remarque de don Filippo – de rappeler pourquoi nous avons choisi le mode des « Annonces », évidemment suggestives, pour aborder le travail de l'école de communauté. Un travail sur un texte extrêmement passionnant, autant que dense, qui demande donc un sérieux travail de comparaison avec le contenu de la proposition, qui n'est rien d'autre que le condensé de l'expérience de cet homme – don Giussani – à qui chacun de nous doit, directement ou indirectement, la rencontre pour laquelle nous sommes ici ce soir.

Pourquoi cette méthode ? Je le répète : pour que nous prenions au sérieux jusqu'au bout le contenu même de cette proposition, en prêtant attention aux passages du texte que don Filippo – que nous remercions pour cela – nous a aidés à pénétrer avec précision et attention. Et tout le travail de comparaison et de mise en jeu de notre expérience personnelle (qui, en ce qui me concerne, c'est déjà activée pendant qu'il parlait) se fait communautairement, dans nos communautés, et dont nous prenons pleinement la responsabilité, car c'est un travail qui est demandé à chacun de nous.

Ainsi, jusqu'à la fin du mois d'avril, le travail de l'école de communauté se fera sur la partie du livre *Donner sa vie pour l'œuvre d'un Autre* présentée ce soir, de la page 105 à la page 157.

École de communauté. À partir du mois de mai, nous commencerons le travail d'école de communauté sur *Le sens religieux*. Le mardi 2 mai, à 21 heures, au théâtre Dal Verme de Milan, aura lieu une rencontre de présentation avec don Javier Prades – à l'occasion de la réédition du livre, qui contient la préface signée par l'archevêque de Buenos Aires de l'époque, Jorge Mario Bergoglio –, qui donnera le coup d'envoi de ce travail. La rencontre se veut un geste public et missionnaire. Les communautés en Italie, et à l'étranger, pourront organiser des rencontres en liaison vidéo auxquelles inviter des personnalités publiques, des amis, des collègues et des connaissances.

Je saisis cette occasion pour rappeler à tous que le *podcast sur Le sens religieux* a été publié en décembre. J'espère que vous le connaissez tous, mais je le rappelle pour en suggérer la diffusion auprès d'amis, de connaissances, de collègues et toute autre personne. Comme vous le savez, le *podcast* rassemble les cours sur le sujet, donnés par don Giussani aux universitaires de Milan entre 1978 et 1985. Il est disponible sur les principales plateformes de *podcast*.

L'action caritative. J'ai à cœur, très à cœur, que nous nous aidions à voir ou revoir certains aspects cruciaux concernant le geste de l'action caritative. L'action caritative se distingue, comme nous le savons grâce à l'éducation que nous avons reçue, du bénévolat générique en ce que, précisément, il s'agit d'un geste. Le geste est porteur d'une signification – du latin *gero*, qui signifie porteur d'un sens – qui donne un sens et une forme à l'action. Dans le livret *Le sens de l'action caritative*, don Giussani nous dit : « Avant tout, par nature, nous avons l'exigence de nous intéresser aux autres. » (p. 3). Puisque le besoin de faire le bien répond à un besoin commun à tous les hommes, l'action caritative est aussi une grande opportunité de rencontre et de mission. De nombreuses personnes qui ne font pas partie du mouvement peuvent être rencontrées et peuvent rencontrer l'origine de notre expérience à travers un geste tel que l'action caritative, précisément parce qu'il correspond à un besoin personnel pour tous. À cet égard, le point que je veux souligner concerne la raison pour laquelle l'action caritative est un geste, telle qu'elle naît à l'origine, comme notre dimension en tant que notre présence, mais elle est avant tout un geste d'éducation de la personne, c'est-à-dire de chacun de nous. La proposition de l'action caritative naît à l'intérieur de la communauté, elle est proposée dans la vie de la communauté. La proposition doit donc être faite avant tout par ceux qui guident la communauté. L'action caritative n'est pas simplement une initiative que l'on prend parce qu'il y a un besoin ici ou là, mais c'est un geste éducatif auquel on participe sous une forme qui tend à être une communion. Par conséquent, il doit y avoir ensuite un lieu de vérification de l'expérience que l'on a faite, car à une proposition, correspond toujours une vérification de l'expérience qui a été vécue. Et cette vérification est personnelle, dans un cadre communautaire où l'on s'aide à juger ce que l'on vit, ce dont on fait l'expérience, les difficultés que l'on rencontre. Ce lieu est la communauté. Nous n'avons pas de référents spéciaux pour l'action caritative, d'autorités dans le domaine de l'action

caritative, qui est une dimension de la vie de la communauté. Donc, en tant que tel, le lieu privilégié pour en juger, c'est l'école de communauté, la vie de la communauté. C'est pourquoi, je recommande que, tout au long du parcours de l'école de communauté, les communautés consacrent un temps de réflexion sur les gestes d'action caritative proposés, afin de s'aider à en comprendre toujours plus la valeur.

Affiche de Pâques. L'affiche exprime le contenu de notre chemin, du regard qui a investi notre vie. Le mouvement propose l'affiche comme un outil missionnaire – elle n'est pas uniquement à accrocher dans sa chambre ! -. Une vidéo sur l'affiche sera publiée sur le site de CL, elle a été conçue pour permettre de la partager également en format numérique. Regardons-la, ensemble, en avant-première. [*Projection de la vidéo de l'affiche de Pâques*].

Santoro

Pour que le recommencement soit un véritable événement parmi nous, disons ensemble
Gloire

Merci à tous et bonne soirée.

Prosperi

Merci.